



Lettres d'exil

Les correspondances d'écrivains constituent certaines des plus belles pages de la littérature. Le magazine T, en partenariat avec le Grand Théâtre de Genève, a invité un auteur et une autrice originaires du continent africain à renouer avec ce genre. Un dialogue épistolaire à retrouver sur scène le 3 novembre 2022

Cher Max,

Ce soir, j'ai décidé d'écrire. C'est normal, me diras-tu, puisque tu es écrivaine. Mais ce soir, j'avais envie d'écrire à quelqu'un, une vraie lettre comme avant les e-mails, et c'est à toi, Max, que je l'adresse comme autrefois, au lycée, les jeunes filles se vantaient d'écrire en secret à leur Correspondant. Tu sais, Max, être exilée est une identité qui te colle à la peau.

Je réalise qu'un pan de ton histoire me manque. Dis-moi comment toi, tu t'es trouvé en Suisse?

Donc j'ai passé ma journée dans mon canapé à regarder la guerre en direct et en continu: les bouillons de l'exode des voitures en fuite, l'embouteillage des colonnes de tanks, (tiens, en voilà un qui explose, bien visé!), les immeubles, genre HLM, mais en plus soviétiques, qui s'écroulent, les femmes sur le point d'accoucher qu'on extirpe d'une maternité bombardée, et les messieurs qui palabrent sans fin devant ces images, garanties en exclusivité, des généraux - je ne savais pas qu'il y avait tant de généraux en France - qui discutent de stratégie; après tout, la guerre, c'est leur métier. Il y a peu de temps, c'étaient les médecins et autres épidémiologistes qui dissertaient sur le virus et ses variantes et peut-être bientôt, ce sera d'autres spécialistes de je ne sais quoi encore qui viendront nous dire tout ce qu'il faut savoir sur le prochain désastre... Mais là, je m'égare...

Sur l'écran de ma télé, j'ai vu surtout les futurs émigrés devant le dernier train, devant le dernier bus, avec le bagage réglementaire, 20 kg, pas trop de bousculade, dignes, pas comme chez moi, en Afrique (oui l'Afrique, je dis encore chez moi): une cohue en panique, un matelas, les tôles du toit de la case, leur seule richesse, sur la tête et des enfants perdus avec les chèvres. Et moi, à 17 ans, qui part pour

l'exil chaussée de mes hauts talons, mon bien le plus précieux. Je suis arrivée au Burundi, un pied à moitié chaussé et l'autre nu.

Les partants pour l'exil, ils ont été saisis par la guerre dans leur quotidien monotone, pas heureux pas malheureux, la vie comme elle va et vient, qui doit durer toujours, et les voilà à attendre le dernier convoi, entre deux missiles, vite, le malheur n'attend pas.

Dans mon canapé je me suis sans doute assoupie. J'ai honte: est-ce qu'on s'endort à la guerre? Pour me punir, j'ai fait un cauchemar. Caen, ma ville de Caen, encerclée, bombardée, évacuée. On l'a dit sur France Bleu Normandie: on attend une grosse bombe sur la ville. On prévoit même qu'elle tombera sur l'église Saint-Etienne, juste sur la tombe de Guillaume, celui qui a conquis l'Angleterre. Il y avait déjà des Poutine vers l'an mil! (Je demande pardon à mes compatriotes normands pour cette sottise). On est encerclés, répète le radio: l'A13 est bloquée, pas possible d'aller se réfugier à Paris dans le métro; l'A84 est embouteillée jusqu'au Mont-Saint-Michel. Ce n'est peut-être pas le moment d'aller visiter le Mont-Saint-Michel même s'il a résisté aux Anglais pendant toute la Guerre de cent ans. Est-ce que son archange doré, tout en haut de la flèche, pourrait foudroyer les missiles et les drones?

Le dernier ferry est à quai. En partance pour... ? L'Angleterre, New York, l'Islande, la Guadeloupe, Tahiti? Pas de poids lourds, pas de camping-cars à bord. Rien que des réfugiés et leur kit de survie: trois jours de vivres, une trousse de secours, des Pampers, des serviettes hygiéniques, des sous-vêtements de rechange, et un livre, peut-être un livre? Je me demande si on a prévu un kit spécial pour enfant avec un nounours, un album et des crayons de couleur et des biscuits, surtout les biscuits, j'ai encore dans la bouche le goût du *bisuguti* que m'ont donné les paras belges à notre arrivée à Nyamata où l'on déportait les Tutsis, ma petite madeleine à moi.

Mais les papiers, n'oubliez pas vos papiers. Où que nous mène le ferry, il y aura toujours, au bout de la traversée, un poste de police pour vous demander vos papiers.

Je suis les consignes. Je fais l'inventaire de mes boîtes de conserve: cassoulet, sardines et thon à l'huile, haricots verts extra-fins, rillettes, non décidément cela ne convient pas pour un départ en catastrophe, je ne vais pas en pique-nique. Je prendrai une bouteille de lait longue conservation, entier évidemment, mes ancêtres les Tutsis n'étaient-ils pas censés ne se nourrir que de lait?

Et la garde-robe: une doudoune polaire? un maillot de bain? une tenue safari? et mes papiers? Bien sûr j'ai tous mes papiers: la carte d'identité, le passeport, la carte vitale, la mutuelle de santé, le permis de conduire, les quittances de loyer, les avis d'impositions, les factures de gaz, d'eau, d'électricité... Mais le policier me regarde d'un air soupçonneux, je ne suis pas de souche bien sûr, je suis Noire, n-a-t-u-r-a-l-i-s-é-e, je ne suis Française que de papier.

Je me réveille en sursaut. Sur l'écran, passe un missile furtif qui renifle la chaleur, le bourdonnement de guêpe des drones emplit la pièce, la guerre est toujours là, loin de moi, en continu...

Cher Max, ne m'en veux pas pour cette lettre, réponds-moi si tu le souhaites. Que puis-je faire, moi qui serai toujours au fond une émigrée, mais quels enseignements en ai-je tirés? Que faut-il dire aux nouveaux migrants?

Scholastique

Scholastique Mukasonga est née au Rwanda. Elle vit en France depuis 1992. Survivante du génocide des Tutsis au Rwanda en 1994, sa famille restée à Nyamata a été massacrée. Elle a publié dix ouvrages, récits, romans et nouvelles, traduits en une vingtaine de langues. «Notre-Dame du Nil» a obtenu le prestigieux Prix Renaudot en 2012 et a été adapté au cinéma.



Né à Douala au Cameroun en 1986, *Max Lobe* est un romancier genevois. Ses ouvrages, tous publiés aux Editions Zoé et traduits en de nombreuses langues, abordent avec humour et tact des sujets tels que la traite des femmes, les relations Nord-Sud, les identités multiples, ou l'homosexualité noire africaine. Il est le fondateur de *GenevAfrica*, ce projet qui vise à nouer des liens culturels et littéraires entre la Suisse et l'Afrique.

Scholastique,

Il faut leur dire que cela peut arriver à tout le monde. Pas seulement le leur dire, parce que cela ne suffira pas. Il faut leur en faire un dessin, comme un destin, un mouton aurait demandé le Petit Prince, loin de tout, la tête dans les étoiles.

Ah l'exil! Dieu seul sait ce que je pense de ce mot, exil. En vérité, au-dedans de moi, ce mot ne renvoie à rien. Instantanément, comme ça, tu me dis, exil, et dans ma tête, rien. Pas grand-chose. C'est comme si tu appuyais sur un interrupteur avec l'espoir, que dis-je, l'évidence, la ferme certitude de ce que la lumière, une lumière brillera jusqu'au petit coin de la pièce. Et puis rien. Ou alors pas tout à fait ce que tu avais imaginé. Pas cette lumière qui brille, brûle partout ici, sous nos latitudes, nos nouvelles contrées, nos nouveaux passeports, toi la France, et moi, la Suisse. Genève. Non, il ne brille pas de cette lumière nucléaire qui ne dort jamais par ici.

Là maintenant, comme je t'écris, je regarde par la fenêtre et elle brille. Tout se passe comme si Dieu n'avait pas séparé le jour de la nuit.

Moi, lorsque j'appuie sur l'interrupteur du mot «exil», je n'ai que la faible lumière de la lampe-tempête que tu dois bien connaître. La faible lueur d'une mèche imbibée de pétrole. Le souvenir d'une tendre enfance, ma grand-mère, la mère de ma mère, elle était unijambiste. L'autre jambe, le déstage. Le ciel de mon enfance, la nuit tombée, n'a rien à voir avec le ciel d'ici. Le ciel d'ici, nous l'avons éloigné de notre œil. Nus. Les étoiles sont orphelines. Peut-être la lune. Et encore!

Tu me demandes comment que j'ai fait pour me retrouver en Suisse? Bah, je suis chez moi en Suisse. Puisque le Cameroun est le 27e canton suisse. La Suisse, pour schématiser, c'est un petit pays fait de 26 pays bien plus petits encore. Chacun a sa Constitution, son parlement, son gouvernement, sa police... j'arrête de te suissiser. Le Cameroun est le 27e petit pays que je rallie à la Suisse parce que notre président à nous, celui qui est le même hier, aujourd'hui et qui sait jusqu'à quand; notre président passe le clair de son temps ici, en Suisse. A Genève.

Plus sérieusement, j'arrive en Suisse au début des années 2000. Bac en poche à 16 ans, deux années supplémentaires d'université à Douala. Un soir, ma mère m'appelle dans sa chambre. Elle me demande: est-ce que ça te plairait de poursuivre tes études en Suisse? Dis-moi, toi à ma place, qu'est-ce que tu aurais répondu?

Quelque deux mois plus tard, j'étais à Lugano, en Suisse italophone. Oui parce que ce pays-ci, en plus d'être déjà minuscule, j'entends en comparaison avec la Russie par exemple, la Suisse parle des langues en pagaille. Une vraie tour de Babel! Il y en a 4 officielles. Mais ce ne sont que des langues officielles. Si tu vas creuser bien-bien dans cet flot de montagnes et de prairies, sous la queue des vaches, tu verras, crois-moi, tu peux y trouver jusqu'à 26 langues, soit une par canton. Qu'est-ce qui se passerait si on y rajoutait les 275 langues camerounaises?

A ton contraire, moi, j'ai choisi la Suisse.

Nos départs sont donc profondément différents. Toi, tu as dû t'enfuir pour sauver ta vie et moi, je suis parti étudier, chercher une vie meilleure. Pourtant, dans les deux cas, on parle d'exil. Quelle paresse!

Mon interrupteur «exil», lorsque j'appuie là-dessus, il ne me vient pas ce feu d'artifice d'images que constitue ta lettre. Plus je te lisais et plus les images, beaucoup d'images apparaissaient, défilait. Surtout ta jambe-en-haut-talon et l'autre nue. Quelle drôle de sensation que c'est d'avoir une différence de vingt centimètres entre les deux jambes. Entre deux éclats de bombes, les talons.

Il manque beaucoup de talons dans la marche de notre monde. Des talons aiguilles que je porte souvent, volontiers. Il y manque beaucoup de jupes, de robes à perles, du rouge à lèvres, du vernis à ongles, tout cet appareil que j'attribue sciemment à la gent féminine.

Dans mon 27e canton, là-bas, on ne voit que l'énorme coiffure de la femme de notre président éternel. Sa coiffure prend tellement d'espace que beaucoup de jeunes sont poussés au départ. Voilà la pirogue qui

tangue, les vagues sont des mâchoires puissantes. Avec un peu de chance, vous leur échappez. La plupart du temps, hélas, c'est dans son ventre qu'on finit.

Les images dont tu parles dans ta lettre, celles dont tu racontes le mouvement incessant, angoissant, nos petits écrans sont surchargés, eh bien moi, ces images-là, je ne les regarde pas. J'écoute la radio. Beaucoup de radio. La presse. Même les reportages, sur YouTube, je les écoute. Qu'on ne m'impose pas du prêt-à-penser mâché et remâché par des coyotes. J'ai l'impression qu'ils ne se nourrissent que de ça, de la misère du monde.

En 2011, année où j'ai éteint et balancé par la fenêtre ma télé, je travaillais comme agent d'information à l'Union européenne de radio-télévision. C'est ici à Genève. J'en voyais tellement, des images, contradictoires les unes avec les autres. D'abord, des bombardements, la Syrie, la Lybie, la Côte d'Ivoire. Puis, dans la séquence suivante, l'inauguration d'un magnifique centre Barbie & MacDo dans telle grande capitale occidentale. Pardon, ne me dis pas que je suis hypersensible. *I di beg you!* Je crois que je commence à comprendre les choses, le monde, ce qu'on a pris l'habitude d'appeler injustice. Moi, j'appelle ça le balancement du temps. C'est comme un pendule, une fois ici, une fois là-bas. Il pleut sur tous les toits.

Voilà ce que j'ai envie de dire à ceux et toutes celles-là qui ne se sentent pas encore exilés, pas encore migrants, pas encore toi, pas encore moi. C'est précisément ce que j'ai envie de leur dire: il *peut* pleuvoir sur tous les toits. Barbie peut se transformer en kamikaze.

Tiens, dis-moi, comme se porte le printemps chez toi en France, là-bas au Rwanda? Est-ce qu'il fait beau temps au Burundi? Et tes rêves, quelle est la texture de la pluie dans tes prochains rêves?

(J'éteins la lumière de ma cuisine-bureau.)

Tendrement,
Max

Lettres d'exil

Après avoir échangé sur les circonstances de leur émigration respective, le dialogue entre deux auteurs originaires du continent africain se poursuit autour de la question du déplacement forcé et de leurs différences

Bonjour Max,

Tu me demandes comment va le printemps en France, au Rwanda? Dans la campagne normande les pommiers sont en fleur. On redécouvre qu'il y avait des visages humains de toutes sortes sous les masques. On repère les premiers estivants, plutôt belges ou néerlandais, tous en short. Certains, les imprudents!, se risquent dans les eaux glaciales de la Manche. A Ouistreham, les migrants détournent le regard quand ils voient partir le ferry. Un peu plus au nord, vers Calais, ils s'entassent dans un zodiaque précaire à la poursuite de leur rêve, au péril de leurs vies. Les bombes tombent sur l'Ukraine: ainsi va le monde, mais qui pourrait dire où il va?

Au Rwanda, comme au Burundi, en avril et mai, surtout en avril, c'est la grande saison des pluies. La pluie, on l'attend, on s'inquiète, viendra-t-elle à temps? Autrefois, il y avait les faiseurs de pluie, ils savaient comment faire avec la pluie. La pluie a du retard, enfin elle arrive, elle est là, on la célèbre, les enfants chantent et dansent sous la pluie! La récolte sera abondante, la pluie nous est restée fidèle: elle est rentrée chez elle, au Rwanda.

Mais attention, la pluie a ses caprices et si elle est trop généreuse ou en colère, elle emporte les collines et les bananiers et les enclos et les habitants. Les faiseurs de pluie d'antan savaient-ils parler à la pluie pour apaiser ses colères? Maintenant il faut croire en la météo.

Mais au Rwanda désormais, les mois d'avril, mai et juin, ce sont les mois de la mémoire: «Kwibuka: souviens-toi». Les mois où il faut se souvenir de tous ceux qui ont été assassinés pendant le génocide des Tutsis en 1994. Avril, mai, juin, 100 jours, 1 million de morts.

A chacun sa mémoire. Je n'étais pas au Rwanda en 1994. L'exil, Max, tu as raison, ce n'est pas l'Europe, ce n'est pas la France, ce n'est pas la Suisse. L'exil pour moi, il commence en Afrique, chez moi, au Rwanda; l'exil, ce n'est pas une question de distance à parcourir.

Je n'ai que la mémoire de mes exils. Mes exils. Comme quelques photos jaunies dans un vieil album inlassablement feuilleté. Les instantanés de mes cauchemars.

Novembre 1959. J'ai 3 ans, je suis dans le dos de ma mère; nous sommes emportés par une foule en panique. Bousculade, cris, pleurs des enfants, meuglement des vaches. Il y a une grande hutte en flammes: c'est la maison de papa et maman, c'est ma maison. Ce soir, je ne dormirai pas à la maison.

Mission de Mugambwa: première étape dans le périple de mes exils, tous les Tutsis qui ont pu échapper au massacre s'y sont réfugiés. Nous, les enfants, on joue sur la place devant l'église de briques rouges. Même les grandes qui ne vont plus à l'école. On mange ce qu'on n'a jamais mangé à la maison: du riz. Le lait, il ne vient pas des vaches, c'est une poudre dans des bidons. Si j'avais connu le mot, j'aurais dit que j'étais en vacances.

Quelques semaines plus tard, à la nuit tombée, voilà des camions; ils se sont arrêtés dans la cour. Ils ont gardé leurs phares allumés. Des soldats, des Blancs, nous font

«La peur
a toujours
été mon ange
gardien»



Retrouvez toutes les lettres en ligne.

monter dans les camions. J'ai perdu maman, mes sœurs, mes frères. Je suis vraiment toute seule, perdue à jamais, je pleure.

Il me semble que les larmes de l'exil coulent à jamais sur mes joues d'enfant.

Les camions ont roulé toute la nuit; je me suis peut-être endormie. Dans le petit matin, je me retrouve assise en tailleur, au milieu d'une grande cour; un nuage de poussière m'aveugle; je ne sais pas où je suis, on m'a oubliée dans un monde inconnu, plus rien n'existe, je n'ai plus qu'à disparaître. Mais je sens une main sur mon épaule, je sais à qui elle appartient, c'est celle de ma mère. Elle, elle me dira bien où je suis et pourquoi nous sommes là puisque c'est ma mère.

Oui, nous saurons bien trop tôt qui nous sommes: des personnes déplacées, des exilés de l'intérieur, des Inyenzi, des cafards. Nous sommes à Nyamata.

En 1973, encore en avril, on me chasse de l'école d'assistantes sociales de Butare comme tous les étudiants et les fonctionnaires tutsis. C'est un après-midi, en cours de maths. J'entends encore la porte qui s'ouvre et une voix qui crie: «Vite, Mukasonga, vite ils arrivent». Vacarme dans le couloir, ce sont les garçons du lycée voisin, nos camarades hutus les ont appelés en renfort. Je n'ai pas le temps d'imaginer ce qu'ils comptent faire de nous, les filles tutsies. Je cours, je cours, jusqu'au bout des interminables couloirs de l'école. C'est la peur qui me guide, me fait sauter la clôture de barbelés. La peur a toujours été mon ange gardien. Je passe la nuit dans un petit bois d'eucalyptus, est-ce qu'il pleuvait? Je ne m'en souviens plus. C'est finalement un député hutu marié à une amie tutsie de ma sœur aînée, qui m'a ramenée à mi-chemin de la maison.

Pour devenir une réfugiée authentique, il ne me restait plus qu'à franchir la frontière proche du Burundi. Cette nuit-là, la pluie violente du mois d'avril, c'est elle qui m'a sauvée.

Les patrouilles des militaires ne se sont pas risquées à mettre le fusil dehors et même les léopards, je crois, s'étaient mis à l'abri.

C'est au Burundi que je suis devenue une réfugiée authentique, certifiée par le HCR, une réfugiée politique.

Eclaire-moi, Max, j'ai trouvé cette citation, je ne sais de qui, dans un livre de Carlos Pereda, *Apprentissages de l'exil*.

Je suis étranger partout/partout je suis chez moi.

Qu'en penses-tu? Beau sujet de dissertation!

A propos de l'exubérante chevelure de ta présidente à perpétuité, je voudrais te sensibiliser aux problèmes de nos cheveux à nous, femmes africaines, exilées, émigrées. Mais ce sera pour la prochaine fois.

Je suis impatiente de te lire,

Scholastique



Scholastique Mukasonga est née au Rwanda. Elle vit en France depuis 1992. Survivante du génocide des Tutsis au Rwanda en 1994, sa famille restée à Nyamata a été massacrée. Elle a publié dix ouvrages, récits, romans et nouvelles, traduits en une vingtaine de langues. «Notre-Dame du Nil» a obtenu le prestigieux Prix Renaudot en 2012 et a été adapté au cinéma.



IMAGE: RAY BRANDER POUR LE MAGAZINE T



Ah Scholastique!

Né à Douala au Cameroun en 1986, **Max Lobe** est un romancier genevois. Ses ouvrages, tous publiés aux Editions Zoé et traduits en de nombreuses langues, abordent des sujets tels que la traite des femmes, les relations Nord-Sud, ou l'homosexualité noire africaine. Il est le fondateur de GenevAfrica, ce projet qui vise à nouer des liens littéraires entre la Suisse et l'Afrique.

«Avril, mai, juin, 100 jours, 1 000 000 de morts.» Pas besoin de mitraillettes ni de chars ni d'avions de combat, non. Même pas besoin de toutes ces armes sophistiquées que les autres revendiquent là-bas, à Kiev. Ici, des machettes. Seulement ça, des machettes.

J'ai pris du temps pour me promener dans ta mémoire. A un moment donné, j'ai dû allonger le pas, dans un couloir interminable. Je suis même parvenu à courir comme une fille tutsie lorsqu'elle voit des hommes hutus. Puis, j'ai cessé de courir. J'ai repris mon souffle et ma promenade, lent dans ta mémoire. Parce que, contrairement à cette fille tutsie qui vit des hommes hutus, contrairement à toi, moi, j'ai tout mon temps. J'ai tout le temps d'imaginer ce qu'ils comptent lui faire.

Tu vois, j'ai observé une à une, toutes les images qui surgissent à chacune de tes phrases. Tes phrases sont de belles tresses de mots, naturelles, pourtant, comme ça dégouline le mal. D'où c'est que les hommes, l'homme peut creuser, creuser et creuser, jusqu'à trouver des nappes infinies de mal, s'en ravitailler au point d'en faire une banalité? D'où c'est qu'on peut trouver ça? Pourtant, Le mal, et tu seras d'accord avec moi, il nous entoure. Et ce, depuis toujours!

1959. Tu as trois ans, et ta mère te dit ça: «Inyenzi, cafard, tu es». Comment grandit-on avec une telle marque, une si brûlante insulte, la honte? Le chapelet d'humiliation doit être bien plus long. J'entends, comment passe-t-on de l'index accusateur à la machette meurtrière, de l'insulte à la tapette? Un frein doit être rompu.

1989. J'ai trois ans, moi, lorsqu'une grande cousine me dit: «Pédé!» Ce jour-là, si ma mère n'était pas intervenue pour réprimander sa nièce - «Ne dit plus jamais ça à mon fils!» - si elle ne l'avait pas fait, alors je n'aurais pas soupçonné le potentiel du mal que cache ce mot-là. Et surtout, j'aurais continué à porter les talons de ma mère, sans m'en cacher.

J'ai trois ans, et j'en suis persuadé aujourd'hui que j'ai la capacité de fabriquer ma mémoire dans la marge d'erreur la plus basse possible, la plus haute, et qu'importe, je dis que j'ai trois ans, en 1989, lorsque je comprends que je serai exilé toute ma vie. Voilà. Exilé, c'est-à-dire, comme tu l'évoques dans ta dernière lettre, en citation. Moi, à trois ans, je comprends que je serai probablement étranger partout dans ce monde, que peut-être pédé, sans doute pédé, mais avec beaucoup de volonté, beaucoup de courage, je serai aussi partout chez moi.

Plusieurs années plus tard, à 21 ans, je crois, je suis devenu un pédé authentique lorsque j'ai couché pour la première fois avec un homme. C'était en Suisse. Depuis, j'ai compris que ma présence en Suisse relève d'un exil qui ne se présente pourtant pas comme tel.

Je te le disais l'autre fois, ici en Suisse, à Genève, c'est chez moi. Aussi. Bien sûr. Bien sûr! Mais là-bas, chez moi, là-bas au pays, est-ce bien encore chez moi? Est-ce que je souhaite reposer là-bas?

L'école m'a sauvé. J'avais vite compris qu'il me suffisait d'être le meilleur de ma classe pour alors en devenir le chef, l'agent de liaison avec la direction. Je bossais dur pour toujours être la tête, ou alors le cou, à la limite les épaules. Jamais la queue. Cela n'aurait fait qu'empirer ma situation: être la queue en plus d'être comme ça, tu imagines? Je priais beaucoup. C'est bête, mais je prie souvent, tu sais. Un secret de mon enfance. Prier. Que Dieu me donne la force d'être toujours à la tête. L'humiliation comme une deuxième peau, toute une vie de combats silencieux, épineux. Les cicatrices sont profondes. Au-dedans. On est jeune avec comme une grande fatigue. Au-dedans.

«J'ai trois ans lorsque je comprends que je serai exilé toute ma vie»

Il faut prendre le temps de se promener. L'autre jour, en me promenant dans le Bois de la Bâtie, non loin de chez moi, avec la chienne d'une amie, Kaya, et l'amie elle-même, une lumière, soudain. Une belle lumière. Très belle. C'est sans doute à ce type de lumière que Dieu avait pensé en disant: «Que la lumière soit.» Et nous rions, mon amie et moi, et Kaya. Là, j'ai prié. J'ai prié mon père. Qu'est-ce que je lui ai dit?

Même durant la promenade, Kaya, le bâton, les arbres, la lumière, même là, dans ces si beaux moments-là, je ne peux m'empêcher de penser à toutes celles, tous ces jeunes gens qui risquent gros leur vie, là-bas, dans tous ces pays-là, tout simplement parce qu'ils sont comme ça, «pédé!», m'avait dit ma grande cousine. Ces images de justice populaire. Les bêtes veulent du sang, que le coupable soit livré à la tapette, les pneus le long du corps nu, l'ossature frêle, la pluie d'essence. Après la machette, c'est l'allumette. Comme l'autre hurle sa mort, autour de lui, ceux-ci se bombent le torse pour dire l'honneur

redoré. Risque de contamination zéro, voilà. Les autres, et les papas, et les mamans, et les petits enfants, comme moi, ils croisent les bras sur la poitrine. La compassion du badaud. Les voilà qui s'en retournent bientôt à leurs activités respectives, c'est-à-dire rien. Le spectacle qui rend le mal banal, peu à peu, prend fin. Personne ne revendiquera les cendres de pneus.

C'est beau de revoir les visages. Le bord du Rhône, les corps qui plongent, coulent, les bikinis, les garçons, beaucoup de beaux garçons. D'ailleurs, il m'est arrivé récemment, dans le tram je crois, de regarder un jeune homme, sa bouche, les petits restes d'une moustache mal rasée, son nez fin, ses yeux et là, le vide. Rien. C'était comme s'il ne s'apercevait pas que je le regardais. Ou alors que moi, j'étais tellement emporté à ma contemplation que je ne me suis pas rendu compte que nos regards s'étaient croisés. Non, je ne crois pas. Lui, il avait le regard vide. Celui que j'ai souvent. Je dis ça parce que je l'ai reconnu, ce regard que j'ai lorsque je pense à mon enfance, à mon exil.

Pardonne mon long silence, chère Scholastique. J'ai dû monter un festival, GenevAfrica, en cinq semaines à peine. Ai beaucoup prié, mon père, comme Le Père. Et ça a marché. Je souris. Tout s'est très bien passé. Et nous préparions déjà la correspondance entre la Suisse et Abidjan.

Tu dis: «Ainsi va le monde, mais qui pourrait dire où il va?» Là, j'ai éclaté de rire. En bon Camerounais, je te répondrais: «Mais le monde va où il va, non? Allons Solomont!» Ah le Cameroun!

Dis-moi, que fais-tu de ton été? Moi, je serai à Berlin. Une résidence d'écriture et tournée promo. Un roman, et un recueil de poèmes à travailler, à préciser.

Est-ce vrai que depuis ta fenêtre, tu peux voir la statue de la Liberté? ●

Je t'embrasse.

Max

IMAGE: RAY BRANDEN POUR LE MAGAZINE T



Lettres d'exil

Nos deux auteurs, originaires du continent africain mais sans cesse en mouvement, échangent autour de leur mémoire. Et de leur identité plurielle forgée dans la douleur

Cher Max,

Que vais-je faire de mon été, me demandes-tu? Je sors de l'avion qui me ramène du Festival du livre de Dublin pour sauter dans celui qui me conduit au salon du livre de Rabat, puis je ferai escale quelques jours au bord de la Méditerranée, enfin une mer chaude, et je m'enfermerai, comme un cardinal en conclave qui va élire le pape, pour décider, avec mes dix consœurs du jury, l'heureux lauréat/e du Prix Femina. Quelle responsabilité: l'avenir d'un écrivain/e qui a mis tous ses espoirs et ses rêves dans une centaine de feuillets recto/verso. Trois cents à 400 livres vont s'empiler dans ma chambre. Au secours! Je suis perdue dans la jungle de la littérature.

Mais non, cher Max, ce n'est pas ma mère qui m'appelait *inyenzi*, un cafard! Stefania était une mère Courage. Elle refusait que ses enfants soient réduits à l'état d'insectes, ces bêtes nuisibles qu'il faudra bien un jour éradiquer. Elle préférait nous chanter ses contes - il y a toujours une chanson dans les contes - et c'est leur mélodie qui aujourd'hui encore rythme les phrases qui l'une après l'autre font un livre.

Et, oui, Max, c'est bien l'école qui nous a sauvés, toi et moi. Et c'est à l'opiniâtreté de mon père, et même, je lui rends ici hommage, à la menace du bâton paternel pour convaincre une petite fille têtue que je dois, à ce jour, d'être encore en vie. Il faut bien l'avouer: bien avant d'avoir les papiers officiels, c'est le français qui a été mon passeport.

On nous dit l'un et l'autre francophones. Certes nous n'avons pas choisi de l'être. Toi et moi, si le sort des armes en avait décidé autrement, nous pourrions correspondre dans la langue de Goethe. Mais bon, puisque l'Histoire en a décidé ainsi, va pour francophone.

A Nyamata, (pardonne-moi, Max, d'en revenir toujours à Nyamata, une enfance exilée, cela vous colle à la peau), à Nyamata donc, les enseignants qui s'étaient retrouvés parmi les déplacés réussirent à rouvrir des classes sous les grands ficus. Pour les petits comme moi, à peine nous avaient-ils appris à déchiffrer l'alphabet qu'ils entreprenaient de nous apprendre le français. Sur un petit livret, deux colonnes se faisaient face: l'une de mots kinyarwanda, l'autre de mots français. Nous répétions en chœur, à pleine gorge et sur un rythme sans doute bien africain, les vocables français que prononçait le maître en détachant les syllabes, essayant en vain de chasser son malencontreux accent africain.

Mais voilà que pas plus tard qu'hier, je bute sur un mot. C'est un de ces mots que les savants en tout genre bricolent avec du grec et du latin pour impressionner le pauvre monde. Tu le connais sans doute ce vilain mot: GLOTTOPHOBIE et crois-moi, il nous concerne, nous autres qu'on dit francophones.

J'ai donc ouvert mon ordinateur pour consulter Wikipédia-qui-sait-tout et la machine incollable m'a aussitôt fourni la définition de ce mot bizarre: la glottophobie, selon la définition de M. Philippe Blanchet, professeur à l'Université de Rennes, qui serait

« Mon style, puisqu'on me dit écrivaine, n'est-il pas aussi celui de mon accent? »



IMAGE: RAY BRANDER POUR LE MAGAZINE T

l'inventeur du néologisme, est «une discrimination qui consiste à rejeter, à considérer certaines personnes comme inférieures en raison de leur langue maternelle ou de leur manière de parler une autre langue (grammaire, vocabulaire, accent...). La langue, considérée sans accent, est alors celle du dominant colonial ou social.»

«Francophones de tous les pays, unissons-nous contre les glottophobes!»

Le pire, c'est le téléphone. Là, le glottophobe sans visage peut s'épanouir, débarrassé de la réserve qu'impose parfois un face-à-face. Vous avez préparé avec soin la phrase d'introduction dans laquelle, pensez-vous, on ne pourra déceler la moindre trace de votre déplaisante façon de prononcer la langue française.

Malheur, à la première intonation, votre interlocuteur a aussitôt raccroché. Ou bien, s'il vous laisse quand même le temps de parler, il vous admoneste de reproches «Je ne comprends rien à ce que vous voulez me

dire, parlez moins vite, articulez distinctement, comment voulez-vous qu'on comprenne quelque chose à ce que vous dites avec un accent pareil! Faites au moins un effort pour parler correctement!»

Mais les pires, ce sont justement les connaisseurs, ceux qui ont passé quelques jours en Afrique pour un safari ou dans un club de vacances, ou ceux qui y ont passé la moitié de leur vie comme colons ou coopérants, alors si vous avez le malheur de les rencontrer, ils feront, les uns comme les autres, étalage de leurs connaissances, vous préciseront votre ethnie, votre tribu: «Allez, finiront-ils par vous dire, ne me dites pas que vous n'êtes pas Peul...»

Je ne sais si un sociologue a fait un tableau de la hiérarchie des accents car il y a les bons et les mauvais accents même si les meilleurs du classement prêtent quand même à sourire. Il y a les accents qui chantent ceux de Provence ou de Marseille, on les accepte le temps des vacances, celui des Corses est déjà plus rocailleux, il y a celui de nos amis québécois dont on admire l'archaïsme mais dont on se lasse vite et puis, il y a les accents maudits, celui maghrébin des cités qui va, si

on laisse faire, pervertir à jamais la langue française si belle et si pure et ceux des Africains francophones, si drôles et toujours appréciés des comiques mais qui vous renvoient à la forêt primaire d'où vous venez tout juste de descendre d'un de ses grands arbres.

Mais heureusement pour moi, il y a des moments où on n'entend plus mon accent, pendant mes rencontres avec mes lecteurs, lorsque je parle de mes livres aux étudiants, aux lycéens, aux élèves des écoles primaires... tout le monde me comprend.

Alors, je n'ai plus d'accent? Non bien au contraire, ceux auxquels je m'adresse m'écoutent même avec mon accent et peut-être surtout pour mon accent. J'ai conservé ma langue maternelle et je suis fière que, grâce à l'accent, le kinyarwanda soit encore présent dans ce français qui est ma langue d'écriture. Alors ce que certains ont appelé imprudemment mon style, puisqu'on me dit écrivaine, n'est-il pas aussi celui de mon accent?

Scholastique





Oh ma chère Scholastique,

Né à Douala au Cameroun en 1986, **Max Lobe** est un romancier genevois. Ses ouvrages, tous publiés aux Editions Zoé et traduits en de nombreuses langues, abordent des sujets tels que la traite des femmes, les relations Nord-Sud, ou l'homosexualité noire africaine. Il est le fondateur de GenevAfrica, ce projet qui vise à nouer des liens littéraires entre la Suisse et l'Afrique.

Cela doit faire du bien, un si grand écart entre Dublin et Rabat. Cela a dû faire du bien à tes jeunes articulations! Comme une séance de stretching ou de yoga. Maintenant, je suis persuadé que tu es prête à t'enfermer pour lire, élire.

Quant à moi, je suis à Berlin pour une résidence littéraire. LCB. Literarisches Colloquium Berlin-Wannsee. Un haut lieu de littérature ici à Berlin, au bord du lac de Wannsee, au calme, mais suffisamment proche de la ville pour y faire des escapades en cuir comme je les aime bien.

Imagine, ma chère Scholastique, si j'étais resté en Afrique, là-bas à Douala, est-ce que j'allais connaître les plaisirs du

cuir, du fouet? Le martinet cause la douleur de la chair, mais allège la souffrance de l'âme. Ça fait du bien, je te promets, surtout lorsqu'on est là pour tuer la tête de son père qu'on a pris le soin de couper, bien tailler et de ranger dans un sac, mon seul balluchon en arrivant ici.

Oui, je suis arrivé ici à Berlin avec la tête de mon père dans mon sac: objectif avoué, le tuer. Et je me répète. Je me le répète à moi-même tout le temps, surtout lorsque j'entre dans un club fétichiste ici. Au vestiaire, je laisse en consigne la tête de mon père que je traîne partout, partout avec moi. Je veux m'assurer qu'il me voit bien. Une fois, j'ai même hésité à l'accrocher à l'entrée d'un cruising - sais-tu ce que c'est qu'un cruising? - pour en faire le témoin en

«La souffrance me porte en lévitation, le cœur demeure néanmoins plein d'amour»

live de ce que peut être la vie de ce fils qu'il n'a pas aimé, ce fils qu'il n'a pas su aimer, ce fils qu'il a vomi.

Moi, je ne le vomis pas.

Je le prends avec moi, partout ici à Berlin, sa tête pour le moins. Surtout ses yeux. Je le prends avec moi et lui montre que le fils qu'il n'a pas aimé, qu'il n'a pas su aimer, voilà, ce fils-là aime ça. Il aime que ça coule, que ça coule, que le jet parvienne jusqu'à lui, que mon cri dise ma douleur quand le fouet sur ma peau éclate. Mais crois, ma chère Scholastique, la souffrance qu'il m'a infligée, lui papa, cette souffrance-là est ineffable, indicible. Pourtant je te l'écris, là, maintenant, ici, parce que l'écriture, écrire, c'est la troisième voie entre le penser et le parler, entre le ressentiment et l'agitation. Ecrire pour penser autrement, écrire pour parler autrement.

Justement, je te parlais de ma villa de résidence, à Wannsee. Une vue plongeante sur le lac qui irradie de lumière. Comment ne pas devenir écrivain à Berlin, en juin? Il neige. Je te le jure, ici, à Berlin, en ce mois de juin 2022, il neige. Je lève les yeux, et je la vois tomber, la neige, les flocons. Proches de l'œil, les étoiles se glissent dans la rétine et le sentiment de vivre me pénètre.

Je me dis, quelle chance de pouvoir vivre ça, moi, le petit garçon de Douala. Qui l'eût cru? Certainement pas toutes ces personnes qui m'ont fait porter, toute mon enfance durant, toute mon adolescence durant, autant dire toute ma vie durant, la croix christique qui fait que la chair oublie la douleur. Tout ça-là, c'est rien, les insultes, c'est rien, les rires moqueurs, rien, les regards, le sentiment d'être la honte de la famille, la honte de toute une nation, la honte de tout un continent qui pratique un gainocide éhonté et impitoyable, la honte de toute l'humanité, tout ça là, je te jure, c'est rien, c'est du pipi de chat devant la souffrance que peut causer un père.

Sais-tu quels étaient les derniers mots du Christ avant de rendre l'âme en peine? «Père, pourquoi m'as-tu abandonné?»

Moi je n'ai pas le temps de poser cette question à mon père, ici à Wannsee, puisque j'y suis venu spécialement pour tuer sa tête, le sexe, la douleur de la chair, la jouissance de la chair, la souffrance du verbe qui éclate de rire, fou, on devient fou, fou, on saute, la souffrance me porte en lévitation, le cœur demeure néanmoins plein d'amour.

Nyamata. J'ai regardé, entre Berlin-Wannsee et Nyamata, plus de 10 000 kilomètres. J'ai regardé quelques photos de Nyamata, au sud de Kigali, la frontière avec le Burundi dont tu me parles dans une précédente lettre, un pied chaussé de talon et l'autre nu.

Nyamata, Douala, Rwanda, Cameroun, Kamerun, Berlin-Wannsee, le pourtour du lac Wannsee, c'était le fief de ceux qui, dans les années 1940, avaient décidé de la solution finale. Villa Marlier, das Haus Der Wannsee-Konferenz, 1942, la villa de la conférence de Wannsee.

La villa de Max n'est très loin, j'entends, Max Liebermann, un peintre impressionniste allemand du début du siècle dernier, les fleurs, les lumières comme dans ses tableaux, c'est lumineux, lumineux, et moi, moi qui suis né à Douala, moi dont les ancêtres ont été enchaînés, les parents colonisés, fouettés, fouettés, fouettés, et moi qui découvre ce matin l'horreur de la

migration à Melilla, Ceuta, la route de l'exil, les gardes-frontières fouettent, fouettent, fouettent, la vie des Noirs ne compte résolument pas, et moi, je marche, je me promène comme dirait Robert Walser que j'aime beaucoup, le soleil, mes pensées fondent au soleil, le lac de Wannsee, dans ma tête, les bombes sont tombées aujourd'hui à Kiev, l'armée russe avance dans le Donbass, et moi, petit-fils de Douala, petit-fils d'esclave, petit-fils de la pauvreté, je marche le long du lac, je me promène, ma chère Scholastique, je me promène, Wannsee, une zone belle de vert, de bleu, une zone où il y a quelque temps, quelques années encore, j'aurais été tout simplement décapité, tué comme de nombreux frères, de nombreuses sœurs, à Melilla, à Ceuta, et je me dis que résolument, la vie des Noirs ne doit vraiment pas compter à leurs yeux.

Alors, lorsque tu me parles de glotto-phobie, ça me fait sourire. Je vois très bien de quoi tu parles. Moi, je whitise - parler comme les Whites - c'est quand je veux, quand je peux, quand je dois...

Si tu me le permets, je reviendrai sur ce sujet plus tard, dans ma prochaine lettre. Cela fait partie des mécanismes de défense lorsqu'on est exilé, oui, mais surtout lorsqu'on est Noir.

Je m'arrête ici. Ai besoin de soleil. Je vais donc bronzer, le long du lac.

Bien le bisou

Maxou



IMAGE: RAY BRANDER POUR LE MAGAZINE T



Lettres d'exil

Le dialogue entre l'écrivaine rwandaise et son pair camerounais se poursuit. A tour de rôle, ils évoquent la figure paternelle, opprimante pour l'un, salvatrice pour l'autre

Cher Max,

La véhémence de ta dernière lettre m'a beaucoup touchée. Mais enfin, cher Max, quand te débarrasseras-tu de ce trophée que tu traînes au fond de ton sac? Je t'en prie, le lac de Wannsee n'est pas loin me dis-tu, jette cette vieille dépouille au fond de l'eau. Devras-tu toujours vivre sous le regard de ton père? Est-ce l'accessoire obligé pour tes jouissances? Jette cette vieille tête que j'imagine momifiée et réduite comme celle des chasseurs de têtes de l'Amazonie. Va donc bronzer au soleil, au bord du lac. Mais non, Max, ce n'est pas une blague, nous aussi, tout noirs que nous sommes, on bronze aussi et même notre peau en devient luisante et lisse, si douce au toucher!

Excuse-moi, Max, je ne prétends pas te donner des conseils même si je reprends le ton sentencieux de la vieille assistante sociale que je suis toujours. C'est plus fort que moi. Je ne me débarrasserai jamais de cette profession et d'ailleurs je ne veux pas m'en débarrasser, elle a fait de moi ce que je suis, je l'ai souvent dit: «Ce fut mon seul choix».

La tête de ton père! Tu raves, mon cher Max, une blessure qui ne guérira jamais. Et la tête de mon père alors? Son crâne évidemment. Je l'ai cherché dans l'ossuaire de la crypte de l'église de Nyamata. Crâne parmi les crânes, os parmi les os. Est-il à jamais enfoui dans une fosse commune ou dispersé à jamais dans le festin des hyènes? Max, ne me parle pas de la tête de mon père. Je n'ai pas besoin de reliques. Mon père Cosma, ma mère Stéfania, mes sœurs, mes frères, tous ceux de Nyamata, je leur ai construit un tombeau, fût-il de papier, et c'est grâce à mon père qu'ils ont leurs tombes: mes livres sont leur tombeau. Je l'ai édifié grâce à mon père.

Le fouet, le martinet, le bâton, tout l'arsenal paternel, c'est lui que tu recherches encore? Oui, mon père aussi avait son bâton, mais ce bâton, je le vénère: c'est lui qui m'a sauvé la vie. Comme tu le sais, en Afrique, les filles suivent leur mère pas à pas. Elles ont tout à apprendre d'elle. Et surtout à cultiver avec la houe. Le père est souvent lointain. Ses activités comme «ministre des affaires étrangères de la famille» restaient mystérieuses à mes yeux de petite fille. Je n'avais aucune envie de m'éloigner de ma mère. C'est mon père qui a ordonné: «Mukasonga, elle ira à l'école. C'est l'école qui sauvera mes enfants.» Il parlait sans cesse du diplôme que je devais obtenir: *idiplomi nziza*, un beau diplôme.

Ce mot diplôme, je ne savais pas bien ce que c'était, un papier de Blancs, comme ils les aimaient, mais c'était pour lui un mot magique qui permettrait peut-être d'entrer dans le monde des Blancs. Et comme j'étais une petite fille têtue, il n'hésitait pas à lever son bâton pour m'en convaincre.

C'est en 1968 que j'ai passé l'examen fatidique: celui qui donnait accès au secondaire, l'examen national. J'avais bien peu de chance de réussir: d'abord parce qu'un quota de 10% limitait aux Tutsis l'accès au lycée mais aussi parce que jamais un candidat de Nyamata n'avait figuré jusque-là sur la liste des admis. Je refusais donc avec obstination de me présenter à l'examen pour une nouvelle humiliation. Je prétextais je ne sais quelle maladie subite, invoquais quelques travaux domestiques à effectuer sans délai. Mais mon père, avant l'aube, me chassa de la natte. «Henuka, henuka, lève-toi!» Il avait mis son pagne blanc des grands jours, et sous la menace ou la protection de son bâton, il me traîna comme une chèvre jusqu'à la grande école de Nyamata.

Oui, je ne le répéterai jamais assez, c'est grâce à ce bâton paternel que j'ai pu apprendre le français, que je suis allée au lycée à Kigali, à l'École d'assistante sociale de Butare, que j'ai échappé au lynchage de mes camarades de classe, que j'étais en 1994, en exil, hors de portée des machettes qui m'étaient destinées. C'est au bâton de mon père que je dois d'être en vie, de vivre au nom de tous les miens.

Mes livres sont le tombeau de ma famille

Cher Max, y a-t-il une plage de sable fin sur les bords du lac de Wannsee? Sinon tu pourrais peut-être aller sur les rivages de la Baltique pour y relire quelques pages des *Buddenbrook*.

L'histoire en continu n'en finit pas de se dérouler sur l'écran de ma télé. La guerre est à nos portes? Je vérifie sur Google: Caen-Kyiv par l'A2, 2567 kilomètres, vingt-huit heures de route. En roulant bien, on peut passer un week-end à la guerre. Conséquence du réchauffement climatique? Des orages dignes de la fin du monde se sont abattus sur toute la France: les sinistrés sont fiers de passer à l'écran pour montrer les grêlons dévastateurs qui ont brisé le pare-brise et cabossé la carrosserie de leur voiture: selon les classes sociales, ils sont, pour les uns, gros comme des boules de pétanque ou, pour les autres, comme des balles de golf. Le toujours présomptif prince Charles, à l'occasion du sommet du Commonwealth qui s'est tenu à Kigali en cette fin juin, a fait un discours au

mémorial du génocide de Gisozi. Le Rwanda va-t-il accueillir les réfugiés expulsés du Royaume-Uni? Le lac Kivu n'est pas la Manche, pas de ferry pour Portsmouth. Si quelques-uns réussissent quand même à s'échapper par le fleuve Congo, il faudra alors les envoyer au pôle Sud.

Le niveau de la pile des livres candidats au Prix Femina atteint dangereusement le plafond de ma chambre. Cela me fait penser à cette pièce de Ionesco, *Le Nouveau Locataire*, (je ne sais si elle a été jouée) où le «monsieur» qui emménage disparaît sous l'amoncellement de ses meubles.

Au secours, mon cher Max, je me noie dans la littérature...

Scholastique



Scholastique Mukasonga est née au Rwanda. Elle vit en France depuis 1992. Survivante du génocide des Tutsis au Rwanda en 1994, sa famille restée à Nyamata a été massacrée. Elle a publié dix ouvrages, récits, romans et nouvelles, traduits en une vingtaine de langues. «Notre-Dame du Nil» a obtenu le prestigieux Prix Renaudot en 2012 et a été adapté au cinéma. Début octobre 2022, elle publie son dernier livre chez Gallimard: «Sister Deborah».



IMAGE: RAY BRANDER POUR LE MAGAZINE T



Né à Douala au Cameroun en 1986, **Max Lobe** est un romancier genevois. Ses ouvrages, tous publiés aux Editions Zoé et traduits en de nombreuses langues, abordent des sujets tels que la traite des femmes, les relations Nord-Sud, ou l'homosexualité noire africaine. Il est le fondateur de GenevAfrica, ce projet qui vise à nouer des liens littéraires entre la Suisse et l'Afrique.

Scholastique, ma chère,

Avant de tourner une page, faut la lire jusqu'à la fin. Avant de tourner la page, si on est un lecteur curieux, un lecteur qui ne craint pas la noyade, mourir au fond des mots, si on est comme toi, alors tu sais que je ne tournerai pas cette page-ci tant que je ne l'aurai pas lue jusqu'à la fin.

Tu me demandes de l'aide, *Hilfe, Hilfe*, *Hilfe*, je ne sais pas nager.

Regarde, vas-y seulement, fais comme moi, noie-toi aussi. Noie-toi. Entrer dans ton tas de livres, y mourir un peu. Au bout du bout, *mia cara* Scolastica, regarde comme ils sont beaux, tes cheveux, tu trouveras, tout au fond des mots, ce livre-là, une perle gorgée de souvenirs. A quoi ressemble la nostalgie dans le monde des morts, tu sais, toi?

IMAGE: RAY BRANDEN POUR LE MAGAZINE T

Je te disais que je me suis noyé dans la lecture de ma relation avec mon père, causer avec lui avant de me débarrasser de sa tête, dans le lac comme tu me l'as conseillé. C'était cette semaine, en début de semaine, je me suis noyé dans les mots de Cioran, *Précis de décomposition*, cette texture particulière de l'ennui que seul l'exilé peut ressentir. Depuis, j'apprends à relativiser les choses.

(Je vais chercher *Les Buddenbrook* de Thomas Mann. Je ne connais que *La Montagne magique*.)

Je dois partir de LBC. Ma résidence s'achève là. Mais je reste à Berlin parce que vois-tu, il continue de neiger à Berlin, en plein mois de juillet. Je veux que papa voie la neige, qu'il s'en émerveille comme un gamin. Avant de tourner notre page-ci, nous allons d'abord causer, lui et moi, d'homme à homme comme il dirait, un père et son fils. Je l'emmènerai quelque part à Berlin, à Kreuzberg, dans un parc, ou ici à Wedding où je me suis trouvé une petite chambre pour continuer à lire notre histoire, notre histoire à lui et moi, la musique, il faut de la flûte, du violon, de la bière, beaucoup de bière bien sûr, nessa que papa est brasseur? Les rires, la tape dans l'épaule qui félicite son fils. De temps en temps, il boit une gorgée de sa bouteille de bière, celle que j'ai sortie de mon sac, d'un coup de briquet, je l'ai décapsulée, la lui ai donnée. Il hoche la terre. Pas un mot. Le regard sur l'eau, sous nos pieds.

Le visage de papa n'est plus un fantôme. Progressivement, ça devient comme l'ombre d'un souvenir, tendre.

La nostalgie, c'est tout ça qu'il y a de distance entre le *Heimat* et l'ailleurs, entre la maison, le home, Douala, Nyamata et l'ailleurs. Combien de temps nous sépare maintenant de nos maisons, nos foyers. Nous en avons perdu jusqu'au goût. Jusqu'à l'accent, parfois. Un matin, l'exilé découvre qu'il n'a plus de maison, plus de home, le temps a estompé jusqu'à ses souvenirs d'enfance;

il n'en reste plus qu'un bout, tapi dans un p'tit coin sombre de sa tête. Les souvenirs de l'exilé finissent par devenir comme ces vieilles photos qu'on sort d'une armoire poussiéreuse, rongées par des insectes.

Nous parlerons. Je lui parlerai, je lui parlerai, lui parlerai même de quoi eh? De la vie que je me suis fabriquée. Voilà.

Est-ce que tu as encore honte de moi, est-ce que tu sais que je suis pédé, est-ce que tu trouves que je te ressemble, moi je trouve qu'on se ressemble, à cause du temps.

Il faut des mots pour pouvoir tout dire, tout et tout jusqu'au pardon

Je lui parlerai de l'exil comme un gamin raconte un film d'action à son copain de classe. Et lui, souriant, il balance calmement la tête, il me dit: je te rassure, tu ne m'as point déshonoré. Est-ce que ça soulage?

Il me parlera de son enfance comme toi, Scholastique, tu m'as parlé de ton enfance, de belles images, tes mots portent la triste tendresse d'une robe de veuvage. Papa me raconte comment il a rencontré maman, comment ils ont eu leur premier enfant, ma grande sœur, la toute première de la fratrie. Pour être précis, il fait de grands gestes, mais je n'y vois rien. Même lorsqu'il ajuste le volume dans sa voix basse, doser pour marquer la solennité, la sincérité de celui qui prend le risque de se raconter.

Il me raconte comment son père à lui se comportait avec lui lorsqu'il était enfant, a-t-il seulement des frères, lui, des sœurs, le sang, et son village où il n'a jamais voulu nous amener. Les parents à la suite des colons continuent d'utiliser le fouet. Avec

la même précision, dans le dos, les fesses, les cuisses. Là où le fouet a le plus frappé, là où l'insulte a le plus taillé, les chairs sont fraîches, sanguinolentes. C'est comme une large griffe, profonde.

Dans ta dernière lettre, tu parles du fouet de ton père, celui qui t'a sauvée, non, moi je n'ai pas été fouetté, rarement. J'étais plutôt un brave garçon, belle comme sa mère, une pie à la peau claire, le cheveu sec et crépu, l'œil taquin, dissipé. Je bossais dur au collège, justement, pour pas être battu, ni à l'école, ni à la maison, ni nulle part ailleurs.

Aujourd'hui j'aime le cuir. Tout ça parce que la vie est un fouet.

Je lui demande, papa, à quoi ressemble la nostalgie là-bas chez les morts? Est-ce que c'est blanc ou c'est noir?

Assis sur les lattes du débarcadère, les pieds ballants à un mètre de l'eau, le lac, Wannsee. Je lui raconte mon travail, le labeur de trouver les mots, trouver des mots parce qu'il faut des mots pour dire la beauté, il faut des mots pour dire le malheur aussi, il faut des mots pour pouvoir tout dire, tout et tout jusqu'au pardon.

Hier, tu sais, j'ai balancé la tête de papa dans le lac. Ça a flotté un moment, comme ça, voilà, comme un truc qui s'accroche à la vie. Puis, ça a coulé. Ça a fait des bulles à la surface et ça a coulé.

Pardonnez, c'est tourner la page.

Une accolade.

Maxou

Dans le cadre d'un nouveau format entre spectacle et débat présenté par le Grand Théâtre de Genève, les cinq épisodes de cet échange épistolaire seront joués dans «De toi à moi». Mise en scène de Licia Chery. Avec Mélanie Badibanga, Wetu, Raoul Baumann et Ted Beaubrun: le 3 novembre 2022. Infos et réservations: gtg.ch



Retrouvez toutes les lettres en ligne.

en partenariat avec



Lettres d'exil

Dans leur dernier échange épistolaire, l'écrivaine rwandaise et l'auteur camerounais rapportent, chacun à leur manière, comment les cheveux sont des marqueurs sociaux et véhiculent des souvenirs forts, violents

images 1A: *Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T*

Cher Max,

Je te l'avais promis dans une lettre précédente: il faudra que je te parle de nos cheveux à nous, femmes africaines, exilées, émigrées. Non, ce n'est pas un sujet futile, un papier pour *Amina* ou autre magazine féminin black. La nature, l'évolution, je ne sais quel dieu distrait ou pervers, un mauvais génie de la brousse nous a pourvues, pauvres négresses, non seulement d'une peau trop foncée, d'un accent irrémédiable, mais, comble des disgrâces, de cheveux crépus. Nous, femmes africaines, nous menons un combat avec/pour/contre notre chevelure: tresses, défrisages, teintures, perles, postiches, perruques et autres colifichets. Rien n'y fait, nos cheveux n'en font qu'à leur tête, qui après tout est la leur comme elle est aussi la nôtre. J'ai inventé pour eux un proverbe inédit dans la tradition: «Cheveux crépus, cheveux tétus.»

Ma vie, je pourrais la raconter sous forme de roman capillaire. Il commencerait, tu t'en doutes, à Nyamata. Les cheveux sont dans la tradition rwandaise des marqueurs de ce que les ethnologues appellent des «classes d'âge». Le bébé est pourvu d'une petite touffe de cheveux, un peu comme le pompon sur le bérêt des marins français. Elle est censée protéger la fontanelle réputée fragile du nourrisson. Après le sevrage, vient la coiffure dite *igisunzu*, commune aux garçons et aux filles, simple et mince motte de cheveux sur le devant du crâne. A la puberté, la coupe *umuderi* accorde aux filles une brève pause de liberté. Elles peuvent se livrer avec leurs cheveux à toutes les fantaisies, mais dès 18 ans, elles ont obligation d'adopter la coiffure *amasunzu* qui signale qu'il est grand temps de trouver un mari, ce que leurs mères se chargeront évidemment de faire pour elles.

Hélas, à la poursuite de mon si beau diplôme, je n'ai pas connu cette belle initiation chevelue à ma vie de femme. A l'école primaire, le maître d'école, un «évolué», partisan fanatique de l'hygiène occidentale, exigeait que tous ses élèves, filles et garçons, aient le crâne rasé. J'avais été dotée, pour mon malheur, d'une chevelure surabondante et, chaque matin, le rasoir avait beaucoup de peine à venir à bout de cette broussaille opiniâtre. J'étais souvent renvoyée de la classe pour quelques cheveux de trop. Cet excès de cheveux me valut au lycée Notre-Dame de Citeaux d'être l'objet d'une persécution quotidienne. N'était tolérée par les religieuses qu'une coiffure qui ne laissait sur la tête qu'une humble motte de cheveux. L'exubérance des miens se refusait à tant de modestie. Ils étaient d'ailleurs taxés par mes camarades «d'éthiopiens», pays d'où, selon le mythe inventé par les ethnologues racistes occidentaux, seraient venus les «envahisseurs» tutsis.

A Bujumbura, mon si beau diplôme me hissait au rang des femmes «évoluées»: je fréquentais les belles dames de la bonne société burundaise. Les élégantes passaient leurs après-midi sur la terrasse de leur villa, à défriser leurs cheveux. C'étaient les moments de convivialité féminine les plus sélects, le salon où il faut paraître et échanger les derniers potins. Les instruments de la délicate opération étaient pourtant bien primitifs: une longue tige de métal terminée par une rangée de dents acérées. Il fallait le rougir au feu. En France, j'ai revu l'instrument de torture: c'était, m'a-t-on expliqué, un peigne pour les caniches.

Longtemps, en France, je n'ai su que faire de mes cheveux hirsutes. J'errais dans Paris de boutiques obscures en officines sordides aux environs de la rue Saint-Denis et du boulevard Barbès. J'ai failli y perdre mes cheveux et ma tête sous la morsure acide des produits défrisants garantis made in America. J'ai fini par confier mon désarroi à la coiffeuse de mon village. Elle sait que je suis écrivaine, bien sûr elle n'a pas lu un de mes



livres, comment en trouverait-elle le temps? Mais elle m'a vue à la télé: pour elle, j'appartiens à cette caste privilégiée des «vus à la télévision». Mais ma chevelure embroussaillée l'a manifestement choquée: «Non, pas vous! Je vais vous arranger cela.»

Tu sais, mon cher Max, la littérature nous rend «normal». Tu es écrivain, tu portes la couleur de ton écriture.

Ma vie,
je pourrais
la raconter
sous forme
de roman
capillaire

Je la laisse prendre une photo de mes cheveux en l'état. Mes cheveux lui sont un défi: je sens que, malgré l'immensité de la tâche, elle part en croisade pour civiliser ma crinière. L'opération est longue mais ma coiffeuse triomphe de tous les obstacles. Enfin satisfaite, elle prend une nouvelle photo et me les présente: avant/après.

— Vous voilà présentable, vous pouvez aller enfin sur les plateaux télé comme une vraie star.

De guerre lasse, je fais une pause-cheveux. C'est l'été, justement la belle saison pour les chapeaux. Quelqu'un m'a dit, je ne sais si c'était un compliment: «Toi, Scholastique, tu as une tête à chapeaux!» Une pile de chapeaux fait face à une pile de livres: chapeaux de nuit, chapeaux de jour, chapeaux de cérémonie dignes de la reine d'Angleterre. Tu me dis, Max, «pardonner, c'est tourner la page». Moi je choisis un beau chapeau pour oublier, tout un été, à qui ressemblent mes cheveux.

Un soleil émigré du Soudan ou d'Erythrée accable de ses rayons torrides la malheureuse Normandie. La Manche est devenue la Méditerranée mais les blanches falaises

d'Albion n'en sont pas pour autant apparues à l'horizon des migrants qui regardent le flot de touristes anglais que déverse le ferry. Révent-ils encore au retour des estivants britanniques, de se glisser dans un camping-car même si on les menace outre-Manche de les réexpédier dans un pays d'accueil non voulu, mon pays, le Rwanda?

14 juillet, Fête nationale! Les chaînes de télé claironnent que le canon César fait des merveilles, la France va sauver l'Ukraine.

Cher Max, méfions-nous, nous avons peut-être gardé notre couleur mais la canicule met notre peau au défi: et si elle avait oublié notre soleil original? Notre peau toujours aussi noire est-elle devenue une peau tendre d'assimilé? Max, sois prudent, cours vite t'acheter une ombrelle!

Scholastique



Scholastique Mukasonga est née au Rwanda. Elle vit en France depuis 1992. Survivante du génocide des Tutsis au Rwanda en 1994, sa famille restée à Nyamata a été massacrée. Elle a publié dix ouvrages, récits, romans et nouvelles, traduits en une vingtaine de langues. «Notre-Dame du Nil» a obtenu le prestigieux Prix Renaudot en 2012 et a été adapté au cinéma. Début octobre 2022, elle a sorti chez Gallimard: «Sister Deborah».



Né à Douala au Cameroun en 1986, **Max Lobe** est un romancier genevois. Ses ouvrages, tous publiés aux Editions Zoé et traduits en de nombreuses langues, abordent des sujets tels que la traite des femmes, les relations Nord-Sud, ou l'homosexualité noire africaine. Il est le fondateur de GenevAfrica, ce projet qui vise à nouer des liens littéraires entre la Suisse et l'Afrique.

Ma chère Scholastique!

Désolé pour mon long silence. Vois-tu, je n'ai même pas eu le temps de m'acheter une ombrelle comme tu le recommandes dans ta dernière lettre. J'ai dû rester en isolement pendant une bonne vingtaine de jours. La variole du singe. Lorsque le médecin me l'a annoncée au téléphone avec son accent bien germanique - et j'ai pensé à la glottophobie dont nous avions parlé dans nos précédentes lettres -, je me suis dit, mon pauvre garçon, retire-toi dans ta chambre et attends que la tempête passe.

Et quelle tempête! Crois-moi, cette maladie, c'est la douleur dans la chair. Même quand on est amateur du cuir et de la soumission, il y a des douleurs comme ça, tu en conviendras, ça ne touche pas l'âme, ce qui serait alors de la souffrance, mais ça déchire la peau, la chair, au sang. Imagine si à chaque fois qu'on va au petit coin, c'est comme si on y allait déposer un amas de lames tranchantes. C'est pour ça que je dis que cette maladie-ci, est la douleur dans la chair.

Tu rigolerais bien si je te disais que j'ai lu et relu ton aventure capillaire dans mon lit de maladie. *Scholastique à la conquête du cheveu rebelle*, j'ai pensé. Comme j'ai ri. J'ai beaucoup ri. Or, rire, lorsqu'on est malade, surtout de cette maladie-là, c'est pas bon. Ça ne fait qu'augmenter la douleur.

Maintenant qu'il est mort, mon père peut porter des perruques

de dire, de son vivant, au sujet des perruques et autres faux cheveux: «Ce sont les cheveux de morts.» Maintenant qu'il est mort, mon père peut porter des perruques. C'est étrange comme je lui ressemble.

J'ai moi-même porté des dreadlocks pendant de longues années. Je les portais comme une vraie crinière de lion, un lion indomptable. Puis un jour, au fond du fond - parce que ma vie n'est que dents de scie -, je me suis rendu dans un salon afro à Genève Cornavin, sous gare, tu peux pas louper ça, avec toutes leurs affiches, tu sais, les modèles de coupes proposées, la rumba congolaise en relief sonore, le ronflement des tondeuses, les rires qui jaillissent au milieu d'une dispute footballistique, l'odeur de l'alcool qui désinfecte après chaque client, les miroirs, beaucoup de miroirs.

Les coiffeurs ont sursauté lorsque je leur ai dit que je voulais me faire couper les cheveux. Il y en a un qui m'a dit: «Eh mon frère, comment tu veux couper de si belles dreadlocks? Tu sais combien de gens aimeraient les avoir longues comme ça comme tu les as?» Agacé, j'ai alors pris moi-même une paire de ciseaux qui traînaient par là, et j'ai commencé à couper mes cheveux, un lot de dreadlocks après un autre, devant le groupe de coiffeurs médusés. «Voilà, que j'ai dit en montrant ma tête, c'est pour ça que je suis venu ici.» L'un des coiffeurs, précisément celui qui avait voulu freiner mon élan, m'a tourné une chaise et m'a invité à m'y installer. Quelque temps après, lorsque j'envoie à ma mère mon tout premier selfie, la tête nue, «Que Dieu soit loué», qu'elle répond texto, en joignant un grand cœur rouge en émoji. Je l'avais sortie de la honte d'avoir un fils qui se balade partout en dreadlocks. Un intellectuel!

Je me suis procuré une version électronique de ton roman *Un si beau diplôme* que j'ai commencé à lire. Mais la douleur de la maladie ne m'a pas permis d'avancer dans ma lecture. Je dois dire que tu es *gorgeous* sur la banderole que porte la couverture de ce livre. Quelle distinction!

Ah ma chère Scholastique, nous arrivons à la fin de cet échange. Puisse-t-il se poursuivre, d'une façon ou d'une autre. Maintenant que je m'apprête à aller me coucher, j'écoute les dernières infos à la radio, rien qui s'arrange, après l'Ukraine, c'est maintenant le tour de Taïwan, après la

Russie, c'est maintenant le tour de la Chine. En Afrique, la Russie et la Chine poussent la France dans ses retranchements, dehors. Fallait voir, l'autre fois, le Macron lorsqu'il était au Cameroun. Quel bain de foule! Il a dû s'y noyer. Les chants, les tambours, les balafons et tous les youyous que tu peux imaginer, comme à la vieille époque, l'époque de la mission civilisatrice, pour que le Père Biya reçoive son arrière-petit-fils. Tout ça fait mal aux yeux.

Maintenant que je vais beaucoup mieux, je dois rattraper le temps qui file. Je me prépare au lancement de la traduction allemande de mon roman, *Confidences, Vertraulichkeiten*, sur la guerre d'indépendance du Cameroun et son leader Ruben Um Nyobé. L'objet livre est très beau. Les Allemands, je le constate, sont de très bons lecteurs, aussi je prie qu'ils reçoivent bien ce livre-ci comme ils l'avaient déjà fait à ma première traduction allemande.

Ta voix me manquera, ton accent aussi, tes conseils d'assistante sociale, tes récits du souvenir, des mots pour dire l'indicible, des mots, tes mots dans lesquels je me sens bon, puisque nous avons ceci en partage, je crois, le doux parfum de l'exil.

Dans mes bras,

Maxou

